
L'imparfait dans la quête

Lydia Gaborit



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clo/182>

DOI : 10.4000/clo.182

ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 161-160

ISBN : 978-2-85831-181-1

ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Lydia Gaborit, « **L'IMPARFAIT DANS LA QUÊTE** », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 63-64 | 2008, mis en ligne le 28 décembre 2011, consulté le 08 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clo/182> ; DOI : 10.4000/clo.182

Ce document a été généré automatiquement le 8 mai 2019.



Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

L'imparfait dans la quête

Lydia Gaborit

« Le cadet travaillant sur l'univers du conte participe à l'univers cyclique du juste retour au bon ordre des choses. »¹

- 1 Je suis partie en quête des littératures orales de l'île de Noirmoutier au tout début des années quatre-vingt dérogeant alors à la règle qui préconise, en matière d'ethnologie, qu'il vaut mieux ne pas enquêter sur son propre terrain afin de préserver son objectivité et d'éviter ainsi la vague du sensible qui vous emporte sur les rivages du subjectif. Je désirais cependant composer avec les deux ; en remontant le temps, en sauvant avec le goût pour les combats dits « désespérés » quelques bribes de mon pays d'enfance, en épaulant enfin une culture populaire négligée tout un temps par la culture savante.
- 2 D'où me venait ce goût pour ces récits oraux aux saveurs du passé ? De parents qui m'avaient eue tardivement faisant de moi une petite dernière qui se reconnut naturellement dans la place du cadet si cher à l'univers du conte. D'une grand-mère unique, qui avait l'âge d'être une arrière-grand-mère et m'entourait d'histoires et de prières dès la fin de l'après-midi jusqu'à la nuit tombée. D'une île atlantique enfonçant profondément ses racines sous le sable et les rochers protégeant sa particularité pour exister encore.
- 3 Aux questions relatives à l'enquête sur le terrain : comment questionner, dialoguer, enregistrer sans induire les réponses, sans déclencher la résistance de ses interlocuteurs, à celles concernant la transcription de la parole, s'en ajoutait bien d'autres : que faire d'un héritage de mots et de coutumes « traditionnels » et comment les inscrire, à son tour et parfois hors contexte, dans le cycle du legs ? Que faire de son enfance et des sensations qui de là nous éveillent à des savoirs parallèles ? Doit-on rattraper ce qui échappe et fuit ?
- 4 Si l'on considère que le microcosme, l'intime et le fragment peuvent être des vecteurs révélant un terrain à une époque donnée, alors la collecte que j'ai entreprise dans l'île de Noirmoutier au tout début des années quatre-vingts avait plus d'une raison d'être. Au fil des voix, l'identité insulaire se dévoila multiple et incertaine m'intégrant, me rejetant parfois et au cœur de ces aléas je compris peu à peu ce qui, dans cette démarche, m'avait

aidée à me construire. Puisque ma recherche passait aussi par le sensible, il convenait alors de l'inscrire là en filigrane.

- 5 Tous ceux qui ont mené une recherche à partir de l'oralité le savent, le travail sur le terrain et l'analyse qui s'élabore ensuite recèlent bien des richesses ; la collecte, le partage des jours avec les populations étudiées conduisent et perdent tour à tour celui qui les observe, celui qui les apprend. Il aura alors à résoudre une succession d'énigmes et lèvera ainsi le voile sur d'autres systèmes de connaissances, sur des valeurs sociétales, parentales, sur des savoir-faire qui distinguent et fondent des humanités différentes.
- 6 L'ethnologue dévoile donc des modes d'existence et lutte à sa manière contre l'uniformisation des valeurs ; mais il reste extérieur, il engrange, recoupe, analyse, transmet et tombe parfois amoureux de son terrain d'éveil. Il donne le meilleur, sauve le plus précieux, évite l'anecdotique, le parcellaire, redoute l'élément isolé et séduisant dont on ne peut vérifier la pertinence.
- 7 Les derniers grands collecteurs des traditions orales en France avaient œuvré dans les années cinquante ; avant cette période, le constat du déclin de ces traditions avait déjà été annoncé. Les collectes dans l'Ouest de Geneviève Massignon et d'Ariane de Félice contenaient peu d'exemples du terrain noirmoutrin et, depuis leurs passages, les voix des conteurs doués continuaient à se taire et les pratiques « traditionnelles » s'oubliaient. De grandes institutions de transfert, telle la veillée disparaissait au même rythme que nombre de pratiques paysannes, laborieuses ou festives. Les campagnes s'efforçaient, en gommant certaines habitudes, de lutter ainsi contre l'appellation « d'arriérés » qui les poursuivait depuis les villes et au nom d'une harmonisation culturelle nationale.
- 8 Née dans ces années-là et migrant comme bien des Provinciaux de mon île à Paris, j'ai encore à l'oreille le souvenir prégnant de l'accueil que réservèrent les écolières parisiennes à l'îlienne vendéenne que j'étais et qu'elles traitaient de chouanne ! Première stupéfaction et tout premier constat : j'étais donc différente, avec mon petit manteau de fourrure et des mots que les autres ignoraient comme carrelet, estran ou goémon ? J'avais neuf ans et je réalisais que ma différence pouvait être un atout. L'école fut pour moi un formidable levier, elle me porta et j'appris avec plaisir, plaçant dans mes différents cycles d'études mes jokers noirmoutrins qui me permirent parfois de remporter la mise.
- 9 La quête d'identité taraude régulièrement certains êtres, mais le cercle du questionnement s'élargit quand les sociétés doutent et se perdent. Nombreux sont ceux qui s'interrogent sur leurs racines, les recherchent, les récréent, les inventent ; c'est humain et sans doute absolument nécessaire. On voit alors de façon sporadique des générations revendiquer leurs identités culturelles et régionales, comme ce fut le cas à la fin des années soixante-dix où des manifestations identitaires pointaient à l'est, à l'ouest ou au sud de la France.
- 10 C'est dans ce contexte de revendication identitaire, avec ce passé d'îlienne étudiant à Paris et inconsciemment investie d'un rôle de passeur, que je partis à la recherche de paroles insulaires. Il s'agissait de recueillir des contes, des légendes, des proverbes, des chansons et des récits de vie... il s'agissait, précisément, de retrouver la vie. Les histoires entendues dans l'enfance m'avaient protégée chaque fois que ma grand-mère racontait. J'imaginai alors qu'elle ouvrait un livre invisible qui n'aurait pas de fin. Sa parole, en fait, me révélait l'existence, elle dévidait le fil de la vie qui ne devait se rompre. Sa voix s'était tue bien avant cette recherche, mais elle avait perduré dans celle de mon père, son fils unique, jusqu'à ce qu'il meure à son tour, au début de ma quête.

- 11 Marc Soriano, philosophe, psychanalyste, romancier était alors mon professeur de « littérature orale » et mon profil de cadette, devenue orpheline de père et travaillant sur le conte, fut pour lui – j'imagine – une grande évidence, un juste retour à l'ordre des choses. Il me soutint, m'encouragea dans l'écriture, dans la recherche, me poussant lui aussi vers la vie. Puis ce fut Bernadette Bricout qui – avec humanité et patience – me révéla la légitimité de cette culture de « payse-îlienne » dont j'étais tant nourrie, et qui cheminait en moi à côté de la culture savante, dont j'aimais tant apprendre. Elle accompagna de son savoir, de son écoute, ce travail universitaire où l'intime débordait parfois le cadre de la recherche. Aujourd'hui encore, elle provoque et soutient mes tentatives de recherche ou d'écriture, balayant mes doutes avec sa confiance. Sur leurs conseils, ma formation littéraire fut complétée par l'enseignement précieux de Geneviève Calame-Griaule, qui m'initia à l'ethnologie, à l'ethnolinguistique notamment à travers le faisceau remarquable que constitue la parole des Dogons. Ces enseignants furent pour moi de très importants auxiliaires magiques.
- 12 Dès le début de mes enquêtes, le premier handicap que je rencontrais se révéla paradoxalement dans la nécessité de revaloriser la tradition orale auprès des miens ; car les habitants de l'île avaient été, au cours des décennies précédentes, convaincus que leur culture populaire, leur patois et leurs histoires contribuaient à leur dévalorisation. Ils s'étonnaient que « quelqu'un qui avait fait des études », s'intéresse à ces histoires d'autrefois que l'enseignement et la culture générale avaient totalement gommées.
- 13 Rétifs, craignant la moquerie, l'analyse critique et l'inscription passéiste, les Noirmoutrins mirent du temps à me livrer les récits tant attendus. Stratégiquement, pour obtenir plus librement la parole de mon propre village, je partis entendre celle des autres, déclenchant ainsi une rivalité qui se transforma en une saine émulation. Le microcosme que constitue l'île de Noirmoutier n'en est pas moins structuré de différences, de luttes intestines ; chaque village, comme tant d'autres d'ailleurs, revendique avec raison ses particularités, historiques, voire géologiques ; l'île offre ainsi ses contrastes et les lègue au fil de ses activités et de ses mots.
- 14 Rencontrer les détenteurs potentiels d'une pratique perdue fut une première étape au cours de laquelle je fus guidée par des esprits éclairés de l'île, convaincus quant à eux du bien-fondé de ma démarche et prêts à soutenir cette « petite dernière » en quête de son histoire tout autant que des leurs.
- 15 Henri Martin, historien noirmoutrin, autodidacte et correspondant pour le journal *Ouest France*, m'ouvrit ainsi les portes de quelques maisons, celles de familles de conteurs où maris et femmes énonçaient un répertoire définissant les territoires du masculin et ceux du féminin. Il m'accompagna au café de la plage, fief des conteurs menteurs de la commune libre et fictive de Gabion à l'Épine où je fus mise en boîte par Périnelle et protégée un certain temps de la parole scatologique et sexiste du Roi des menteurs. Là où l'ethnologue offre sa neutralité, je déclinais mon état civil, heureusement tombée d'un arbre généalogique suffisamment lointain pour faire l'unanimité et dont les ascendants avaient eu l'excellente idée de traverser presque toutes les communes !
- 16 Je partis donc, à bicyclette, à la rencontre de la parole des insulaires, munie d'un petit magnétophone que je n'utilisais pas lors de la première rencontre, sachant qu'un minimum de liens était nécessaire à la venue des premiers récits. Nous avions besoin, mes interlocuteurs âgés et moi « jeune femme de la ville », de faire connaissance, de nous apprivoiser un peu avant qu'ils ne me livrent la parole « traditionnelle » que j'attendais.

Même habillée d'une forme repérable, même répondant à une structure précise, comme dans le cas du conte, la parole, est intime et l'intimité se mérite.

- 17 Je prévenais que l'enregistrement aurait lieu et je convenais avec eux du moment propice. Souvent, alors que la parole avait le verbe haut quand elle s'énonçait pour la première fois pour me charmer d'une chanson ou bien d'une légende, elle devenait ténue, presque imperceptible lorsqu'elle se savait enregistrée. Ainsi, le conteur occasionnel exerçant sur lui-même une censure modifiait son vocabulaire, gommait les mots patois, relativisait ses croyances. Je revenais alors le jour prévu pour l'enregistrement et demandais, à nouveau, lorsque mon interlocuteur semblait désinhibé, le récit livré précédemment et qui m'était apparu comme empêché. Alors que je sollicitais plusieurs versions au cours du même échange, la spontanéité reprenait le dessus notamment quand plusieurs voix participaient à la même rencontre. Un couple ou des frères se relayaient alors, chacun déclinant son propre répertoire : légendes, chansons et contes merveilleux ayant une héroïne pour les femmes ; contes de mensonges, proverbes et contes merveilleux révélant un parcours masculin pour les hommes.
- 18 Aux familles de conteurs succédèrent les conteurs familiaux puisque je fus amenée à collecter auprès de mes tantes et de ma mère les récits lointains qui avaient bercé mon enfance et déclenché plus tard mon goût pour les histoires. J'eus parfois du mal à obtenir de leur part la langue vernaculaire qu'on leur avait interdite par le biais de l'école et dus aussi lutter contre la dévalorisation, qu'ils avaient intégrée vis-à-vis de leur propre culture « traditionnelle ». Là, plus qu'ailleurs, je dus convaincre de l'importance de ma démarche.
- 19 Je passais alors d'une maison à l'autre allant de familles en personnalités, guidée avec affection et malice. Le passage le plus délicat fut sans doute ma rencontre avec les conteurs menteurs qui constituaient un cercle exclusivement masculin dont le répertoire, issu des sotties du Moyen Âge, prenait facilement pour cible les femmes et se peaufinait, à l'abri de celles-ci, au café par exemple. Je fus initiée progressivement à ce corpus, en rencontrant d'abord Roublotte et Périnelle dont les exagérations ou « égarations » comme le disaient les femmes, ne portaient pas atteinte à l'intégrité féminine. Je m'aperçus par la suite en rencontrant le Roi des menteurs, et ce fut un regret que mon identité féminine m'empêchait quelques fois d'entendre la réalité d'un conte de mensonge que j'avais tendance à censurer tant les propos misogynes m'agaçaient.
- 20 Lors de l'écoute et de la transcription, je m'apercevais que parfois le patois m'échappait parce que j'en avais une piètre connaissance, mais aussi parce que les termes variaient d'une commune à l'autre. Il me fallait, lors de la transcription, trancher entre les différentes prononciations pour rendre chaque mot au plus près de sa tonalité.
- 21 Là aussi, je me mis en rupture avec l'habitude ethnographique qui me proposait une transcription strictement phonétique – qui n'aurait d'ailleurs pas pu être déchiffrée par mes conteurs – car je les voulais, un jour, lecteurs de ce travail. Je renonçais également à une transcription du « parlange vendéen » élaborée par des chercheurs de la région (Michel Gautier, Michel Valière), car il me semblait trop éloigné des spécificités noirmoutrines. J'optais donc pour une transcription tout artisanale, testée sur la population, celle d'un écrit oralisé afin de donner à chaque lecteur potentiel, noirmoutrin ou non, une chance d'approcher le son et de comprendre le sens.
- 22 En l'écrivant, je m'aperçus très vite de l'état fragmentaire de la parole prélevée ; j'entendais et j'interrogeais les silences, ceux ponctuant l'émotion et l'oubli, ceux qui

s'inscrivaient dans la stratégie de la parole conteuse et ceux qui me signifiaient un refus, celui d'explicitier ce que – appartenant à la communauté – j'aurais dû savoir. La parole empêchée, la culture étouffée ne pouvaient que produire ce matériau en éclats. J'étais au carrefour de cette recherche : devais-je développer une esthétique du fragment et de la mutation à travers cette collecte parcellaire de récits « traditionnels » ? Ou renoncer à collecter et à analyser ces formes incertaines peu conformes aux classifications existantes ? Plus tard, je m'aperçus aussi que le fragment était un constituant essentiel du « conte-type », la forme initiale d'une tradition orale vivante en quelque sorte.

- 23 Les contes, à l'image des belles endormies, s'évanouissaient, oubliant les motifs qui habituellement les composaient ou empruntaient dans l'urgence, à un autre conte-type, un épisode, un début, une fin. La mémoire collective avait oublié, elle se cherchait en même temps qu'elle s'énonçait, embarquant avec elle les récits structurés vers de nouvelles aventures parfois si proche du récit de vie. Le conteur achoppait sur un mot-clé, indice d'un passage essentiel, comme lorsque l'inconscient s'obstine ; il tournait autour d'un mot, d'une action pour mieux les retrouver ou nourrissait un passage de sa propre expérience ; il repeignait ainsi le paysage du conte de ses propres couleurs. Dès lors, le « il était une fois » intemporel devenait un passé recomposé, dans lequel se mêlaient souvenirs personnels et identité spécifiquement insulaire, une sorte « d'île était une fois ».
- 24 Ainsi, le creux de la parole se remplissait d'un nouveau plein, d'un autre dit, celui du récit de vie, celui de l'inventivité des conteurs occasionnels. Celui qui cherche doit s'attendre à être dérouté (à marcher sur « l'arbe à détourne » ou l'herbe de la détourne, qui dans cette île participe à de nombreux rites initiatiques), à douter de la norme et des précédents acquis ; il est normal qu'il se perde, même en territoire connu. Car dans ce domaine et dans cette collecte, la non-conformité aux genres espérés ouvrait finalement d'autres voies : celle de la mémoire confuse signalant les conséquences d'une culture contrariée ; celle de la mutation d'une parole « traditionnelle » résistante, si vivante dans le conte de mensonge qui savait constamment renaître de ses cendres ; celle du récit de vie qui se mêlait si bien au récit légendaire se nourrissant d'événements empruntés au réel et qui permettait au conteur de retomber sur ses pieds. Le conte merveilleux se perdait quant à lui, sa structure précise, son écriture orale n'avait pas survécu à l'absence de pratique, il était, de tous les genres du répertoire des traditions orales, le plus abîmé. La chanson, parce que parole et musique sont des alliées pouvant se reposer l'une sur l'autre, traversait mieux le temps ainsi que les formes courtes et rythmées que sont comptines ou proverbes et qui sortaient spontanément, les unes étonnantes de mystères, les autres toujours porteurs de la même sagesse.
- 25 Les récits de vie, ceux des travaux d'hier dans les champs, aux marais, comblèrent les manques de ma culture insulaire et les conteurs rencontrés, familiaux ou appartenant aux villages voisins, me remirent les pieds sur ma terre.
- 26 La parole sur la mort accompagnait naturellement celle sur les travaux et les jours, comme dans les contes et les pratiques, elle était là naturellement. La facétie se glissait là où je ne l'attendais pas, comme cette fois où retranscrivant les pratiques potagères de Périnelle, je m'aperçus que le conteur menteur, qu'il était en d'autres circonstances, avait semé dans son récit concernant la plantation des petits pois à la lune montante, quelques phrases telles : « comme ça les petits pois sont rouges ! » Ceci me fit douter de la véracité de ses autres propos délivrés et assénés avec le plus grand sérieux. Les pratiques

religieuses d'antan s'inscrivaient logiquement en parallèle avec des récits de sorcellerie et l'île était bien là !

- 27 Cette recherche dévoila une culture en éclat, une mémoire confuse léguant un corpus, qui bien que repérable, s'absentait entre variations et mélanges et donnait de l'enquête ou de la quête comme une image en creux. Il se révélait là une touche de double imparfait ; celui qu'on utilise pour relater le passé tout autant que celui qui qualifie l'inachevé.
- 28 Je fus parfois déçue de ne pouvoir transcrire l'intégralité d'une version noirmoutrine d'un conte merveilleux, mais ravie de trouver la vivacité, la liberté du conte de mensonge que je n'attendais pas. J'étais arrivée trop tard pour recueillir une version intégrale, mais à temps pour transcrire des paroles singulières, généreuses et rebelles. Les détenteurs de ces paroles accueillirent cette thèse avec bienveillance et fierté, se reconnaissant finalement dans ce travail universitaire. Et moi, grâce à eux, je me suis sentie un peu plus héritière d'une tradition toujours en devenir ; un trait d'union, comme une île entre oral et écrit.

Or, de tous les pièges qui menacent notre travail, il en est deux dont nous avons appris à nous méfier comme de la peste : accepter de « participer » au discours indigène, succomber aux tentations de subjectivation. Non seulement il m'a été impossible de les éviter, mais c'est par leur moyen que j'ai élaboré l'essentiel de mon ethnographie.

(Jeanne Favret-Saada, 1979, 38)

BIBLIOGRAPHIE

BRICOUT, Bernadette, 1989, *Contes et récits du Livradois*, Paris, Maisonneuve et Larose.

FAVRET-SAADA, Jeanne, 1979, *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, coll. « NRF ».

FÉLICE, Ariane (de), 1950, Contes traditionnels des vanniers de Mayun. (Loire inférieure), *Nouvelle revue des traditions populaires*, n° 5, p. 442-466.

FÉLICE, Ariane (de), 1954, *Contes de Haute Bretagne*, Paris, Érasme.

GAUTIER, Michel et GAUVRIT, Dominique, 1981, *Une autre Vendée*, La Roche-sur-Yon, Le Cercle d'or.

MASSIGNON, Geneviève, 1953, *Contes de l'Ouest, Vendée, Brière, Angoumois*, Paris, Érasme.

ROBERT, Catherine et VALIÈRE, Michel, 1979, *Récits et contes populaires du Poitou*, Paris, Gallimard.

SORIANO, Marc, 1970, Une discussion sur le folklore. *Approches de nos traditions orales*, Paris, G.P. Maisonneuve et Larose.

TENÈZE, Marie-Louise, 1964, Le conte populaire français. Réflexions sur un itinéraire, *Arts et Traditions populaires*, XII, n° 34, p. 194-203.

TENÈZE, Marie-Louise, 1970, *Du conte merveilleux comme genre. Approches de nos traditions orales*, Paris, G.P. Maisonneuve et Larose.

VAN GENNEP, Arnold, 1980, *Coutumes et croyances populaires en France*, Paris, Le Chemin vert.

VAN GENNEP, Arnold, 1981, *Les rites de passage*, Paris, Picard.

VERDIER, Yvonne, 1979, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, coll. « NRF ».

NOTES

1. Marc Soriano, cours d'agrégation, 1979, université Paris VII.
-

RÉSUMÉS

Ce témoignage relate l'histoire d'une collecte menée dans l'île de Noirmoutier au début des années quatre-vingts par une enfant du pays à la recherche de ses racines et confrontée à l'état parcellaire et mouvant des littératures orales. Entre sentiment d'appartenance insulaire, et perception intime, la recherche révèle l'importance et la place du fragment au sein de l'analyse.

The author relates her fieldwork on the island of Noirmoutier at the beginning of the 1980s. As a "child of the land" in search of her roots, she allied an intimate perception of things with an analytical stance. Confronted with a fragmentary and ever-changing body of oral literature, her analysis reveals the importance of the fragment.

INDEX

Mots-clés : identité insulaire, ethnologie « chez soi », fragment

Index géographique : Noirmoutier

Keywords : Ethnology "at home", Insular Identity, Anthropology

Thèmes : anthropologie (Europe)